

QUEL EST LE LIEU

DE

LA MORT

D'AROUJ BARBEROUSSE ?

En 1854, le consciencieux éditeur de la très-intéressante *Cronica de los Barbarrojas*, ouvrage de Francisco Lopez de Gomara (1), nous apprenait que les historiens Espagnols n'étaient pas d'accord sur la détermination du lieu où fut tué le fondateur de la Régence d'Alger (2). Il mettait en même temps en lumière une pièce très-curieuse, inconnue jusqu'alors et d'une grande valeur ; c'était le brevet conférant la noblesse à Garcia Fernandez de la Plaza (3), qui avait tué Aroudj de sa propre main. Ce document officiel relate en détail les circonstances qui ont précédé et accompagné l'exploit de l'Alferez anobli ; mais il ne nous désigne malheureusement pas d'une manière très-nette l'endroit où ce fait d'armes s'est accompli. La discussion restait donc ouverte, et il n'y avait été apporté qu'un nouvel élément fourni par le général D. Crispin Ximenez de Sandoval (4), qui avait trouvé, dans un ancien dossier de propriétés appartenant à un habitant de Tlemcen, une mention constatant qu'Aroudj avait été battu et tué dans le Djebel Beni-Moussa.

(1) Gomara était chapelain de Fernand Cortez. Il assista, en cette qualité, à la malheureuse entreprise de Charles-Quint contre Alger, en 1541.

(2) *Cronica de los Barbarrojas*, p. 49, note 2 (Madrid, 1854, in-8°).

(3) *Cronica de los Barbarrojas*, appendice n° 23, p. 159.

(4) *Memoria historica de la provincia de Oran (Revista militar, T. I, p. 592).*

Les choses étaient donc en cet état, et l'opinion la plus accréditée était conforme à la version du docteur Schaw (1) qui plaçait le théâtre de l'événement au gué du Rio-Salado, à l'endroit même où la route traverse aujourd'hui cette rivière, lorsque, au commencement de 1859, M. Berbrugger (2) s'éleva contre cette tradition, en critiqua la valeur historique, et résuma sa discussion en affirmant que le premier des Barberousse avait péri dans les environs d'Ouchda. Voilà les conclusions qu'il prit à ce sujet :

« Aroudj-Barberousse, fuyant dans la direction des Beni-Iznassen, a été tué à 92 kilomètres ouest de Tlemcen, sur la montagne des Beni-Moussa, près de l'Oued-Isly ou rivière d'Ouchda, dans une contrée déserte faisant alors partie du canton de « Debdou. »

Nous estimons que ces conclusions ne sont pas très-bien fondées et qu'il serait juste de revenir à la tradition locale, d'accord avec le récit de Schaw, bien que M. Berbrugger déclare que ce récit ait le double inconvénient de ne pas être vrai et d'être invraisemblable. Ce sont là de bien gros mots, et nous allons voir s'ils sont justifiés.

L'argumentation se divise en deux parties : la première est destinée à attaquer la vraisemblance, et la seconde, la vérité des allégations du savant Anglais. Selon le critique, il est impossible de croire qu'Aroudj ait pris la route de l'Est, alors qu'il était l'allié du roi de Fez, qu'il laissait ainsi derrière lui. Il est encore impossible, dit-il, d'admettre qu'un capitaine aussi expérimenté que l'était Barberousse, ait pu choisir une ligne de retraite qui le plaçait entre les Espagnols d'Oran et ceux qui assiégeaient Tlemcen.

(1) « On me montra ici, près (du gué de Rio-Salado) l'endroit où le vieux Barberousse répandit son trésor : dernier effort qu'il fit pour arrêter la poursuite de ses ennemis, mais qui ne lui servit de rien. Sur une éminence, à un demi mille de l'autre côté de la rivière, se voit un sanctuaire des Maures. » (*Voyages de Schaw, La Haye, 1745, 2 vol. in-4°. T. 1, p. 66.*)

(2) *Revue africaine, T. IV, p. 25.*

Enfin, la route de Mascara lui étant fermée par la prise de Kalaa des Beni-Rachid, il ne restait au vaincu d'autre ressource que de chercher à gagner Fez par la route la plus courte, celle qui lui offrait en même temps le plus de chances de sécurité. — Tel est le résumé de cette discussion, dont les premiers éléments ont été fournis par le général de Montauban, qui en avait fait l'objet d'une note citée par M. Léon Fey dans son *Histoire d'Oran* (1).

Je dis tout d'abord que je fais mes réserves générales en ce qui concerne ce mode de procéder en matière de vérifications historiques, et je déclare que je ne vais sur ce terrain qu'à mon corps défendant. A mon avis, la science n'a rien à y gagner; et ce ne sont là que des jeux d'esprit. Comment pourrait-on connaître, à une pareille distance, cette quantité de choses minimes qui sont appelées, en de certains moments, à influencer les plus graves déterminations? Qui nous informera de l'état des approvisionnements, des dispositions morales des troupes, de la santé des hommes, de ce qui restait de munitions à dépenser et de chevaux valides, et enfin de tout ce qui peut décider un chef d'armée à faire ou à ne pas faire telle ou telle chose? Et encore, supposons que nous soyons parvenus à démontrer d'une façon bien claire que l'opération était absurde (2), serait-ce une raison pour qu'elle n'ait pas été entreprise?

L'étude de l'histoire nous fait voir le contraire à chaque instant.

Cela dit, je ne me déroberai pas à la discussion, même sur ce point. Le raisonnement de M. le général de Montauban (que M. Berbrugger n'a fait que développer, sans y rien ajouter) serait excellent, s'il s'était agi pour Aroud'j d'opérer une jonction avec le roi de Fez, son allié, dans l'intention de livrer bataille aux Espagnols et de débloquent Tlemcen. Mais je crains que le général (et M. Berbrugger à sa suite) ne se soit pas rendu un compte

(1) *Histoire d'Oran*, p. 33. (Léon Fey, Oran, 1858, un vol in-8°).

(2) Si les érudits de l'avenir donnaient dans ce travers, il y a quelques pages de notre histoire moderne qui susciteraient bien des doutes, et qui ne sont malheureusement que trop vraies!

bien exact de la situation dans laquelle se trouvait le chef des Turcs, au moment où il se décida à s'échapper du Mechouar. En examinant attentivement les faits, ils nous semblent apparaître sous un tout autre point de vue.

Au printemps de l'année 1517, Barberousse était parti d'Alger pour s'emparer de Ténès, où régnait le chef indigène Hamid-el-Abdi. Celui-ci, après avoir vainement tenté d'arrêter son rival au passage du Chélif, fut forcé de s'enfuir, et trouva un asile d'abord dans le Sud et ensuite auprès du roi Bou Hammou, qu'il seconda plus tard dans sa résistance. Ce fut dans Ténès même que le vainqueur reçut les offres de soumission des Tlemceniens mécontents de leur souverain, et ce fut de là qu'il partit pour conquérir l'ouest. Après avoir battu, dans les plaines d'Agobel, le roi Bou-Zian, qui fut décapité à la suite de sa défaite par ses propres sujets, il entra sans aucune résistance dans Tlemcen au mois de septembre 1517, et s'occupa immédiatement d'affermir son pouvoir en supprimant ceux qui lui faisaient ombrage, et en soumettant les populations voisines. En même temps, il concluait un traité d'alliance avec le roi de Fez, son voisin, Muley Ahmed-el-Meriddin. Il est utile de remarquer qu'il avait assuré sa ligne de retraite sur Alger, en occupant fortement le Bordj des Beni-Rachid, dans lequel il avait laissé 200 de ses arquebussiers turcs (1), commandés par son frère Isaac. L'ennemi ne s'y trompa pas, et ce fut là qu'il fut attaqué tout d'abord: dès le mois de janvier 1518, Bou-Hammou assiégeait Isaac dans Kalaa, aidé par 300 Espagnols que commandait Don Martin d'Argote (2). Au mois de mai de la même année (3), le marquis de Comarès transportait par mer une armée de six mille hommes à Raschgoun, et partait de ce petit port pour marcher sur Tlemcen et mettre

(1) M. Berbrugger dit que ces deux cents hommes furent envoyés d'Alger par Kheir-ed-Din: mais il est là en complète contradiction avec Haëdo (*Epitome*, f° 54).

(2) Lettre d'Antonio Rico à Hurtado de Mendoza, 27 février 1518 (*Revue africaine*, tome XX, p. 149).

(3) El-mes de mayo, en tiempo de las cerezas (Haëdo, *Epitome*, f° 54, verso).

le siège devant cette ville. Ceci est encore un point important à noter, en ce qu'il démontre que les Espagnols ne se sentaient pas assez forts pour se risquer dans le Chabat-et-Lahm et au milieu des Beni-Amer. Ce ne fut que bien plus tard, en 1535, qu'ils osèrent se servir de cette route, et la première entreprise coûta cher à Don Martinez de Angulo.

Pendant Aroudj, voyant les fortifications de Tlemcen tomber chaque jour sous le canon des Espagnols, sentant que la population n'aspirait qu'à être délivrée de lui, s'était renfermé dans le Mechouar (1), n'ayant plus assez de monde pour défendre la vaste enceinte de la ville. D'ailleurs, l'ennemi venait de forcer, à la suite d'une lutte acharnée, l'entrée de Bab-el-K'ermadi, et dès lors la position n'était plus tenable. Les approvisionnements s'épuisaient : les contingents arabes, que la victoire d'Agobel avait ralliés aux Turcs, passaient à l'ennemi, ou s'en retournaient chez eux. Avec tout cela, le roi de Fez ne paraissait pas et ne répondait même pas aux pressantes demandes de secours qui lui étaient faites. Chaque jour voyait diminuer le nombre des seuls défenseurs sur lesquels Aroudj put se fier avec sécurité, les Turcs et les Andalous. A son départ d'Alger, cette troupe comptait quinze cents hommes (2). Soixante avaient trouvé la mort le jour de la bataille du Chélif; deux cents étaient restés à Kalaa, morts ou prisonniers; la sanglante bataille d'Agobel avait dû en faire disparaître un bon nombre, aussi bien que les razzias faites dans l'intérieur, et la défense des murs de Tlemcen. La fuite s'imposait donc comme une nécessité de premier ordre, et Barberousse s'y disposait sans doute depuis quelque temps déjà, lorsqu'un nouvel incident vint hâter l'exécution de ce projet. La population de la ville, irritée depuis longtemps par l'insolence, les cruautés et les exactions des Turcs, était arrivée au comble de l'exaspération, depuis qu'elle se trouvait entre le canon espagnol et celui de la citadelle, et qu'elle avait à répondre à de

(1) « Citadelle aussi grande que bien des villes, » dit l'historien Ibn Khaldoun.

(2) Voir Haëdo (*Epilome de los Reyes*, f° 53, recto).

doubles exigences. Le jour de l'Aïd-es-Sghir (1), une certaine quantité d'entre eux demanda et obtint la permission de venir prier dans la mosquée du Mechouar. Porteurs d'armes cachées, ils tombèrent à l'improviste sur la garnison sans méfiance, et en firent un grand massacre. Le reste des soldachs accourut au bruit et refoula les Tlemcéniens hors de l'enceinte, après une lutte longue et meurtrière; mais Aroudj venait de subir des pertes irréparables, et il se résolut à s'enfuir immédiatement. Il fit charger à la hâte le butin conquis, et s'échappa par une poterne aux premières heures de la nuit.

Voici le résumé exact des faits, et nous voilà arrivés au moment où M. Berbrugger trouve invraisemblable qu'Aroudj ait cherché à s'enfuir par la route de l'est; attendu, dit-il, qu'il ne pouvait trouver le salut qu'auprès du roi de Fez, son allié. C'est en vertu de ce raisonnement qu'il le fait se diriger vers les Beni-Iznassen. Mais les montagnes habitées par ces tribus ne se trouvent pas sur la route de Tlemcen à Fez, et l'on s'explique difficilement cette pointe au nord, à travers des populations hostiles, pillardes, et qui de temps immémorial n'ont jamais été bien soumises à personne. Et d'ailleurs, le roi de Fez est-il un allié sur lequel Barberousse puisse compter bien sérieusement? Il est vrai qu'il a conclu un traité avec lui, dès le lendemain de sa victoire sur Bou-Zian. Mais quelle consécration a eue ce traité? Voilà neuf mois passés (1) que les Espagnols ont commencé les hostilités, et cinq mois se sont écoulés depuis qu'ils ont mis le siège devant la ville; pendant tout ce laps de temps, le prince

(1) On lit dans *Le Doudjal Nacher*, biographie des hommes illustres du X^e siècle (de l'hégire): « Les Tlemcéniens se soulevèrent contre lui et l'assaillirent impétueusement. » Dans l'appendice de l'*Histoire d'Ibn Khaldoun*, on trouve cette mention: « Il (Aroudj) s'enfuit le jour de l'Aïd-es-Sghir. » (Manuscrit arabe n° 862, de la bib. d'Alger, f°s 61 et 63). Il convient de rapprocher ces citations de la tradition rapportée par M. Brosselard dans son intéressante étude sur les inscriptions de la Mosquée du Mechouar (*Revue africaine*, t. IV, p. 247). M. Berbrugger passe sous silence cette révolte des habitants de Tlemcen, tout en citant divers passages du manuscrit n° 862.

(1) Le jour de l'Aïd-es-Sghir correspond, cette année-là, au 29 septembre 1518.

marocain, voisin du théâtre des événements, n'a pas bougé, malgré les nombreuses sollicitations dont il a été l'objet, et alors qu'il lui suffisait d'une simple démonstration pour faire abandonner la partie aux chrétiens, beaucoup trop aventurés. Et c'est à un allié aussi douteux que le Turc ira demander un secours qu'il n'a pas pu obtenir au moment où il aurait été efficace ! Vaincu, suivi à peine de quelques hommes, il ira mettre sous le couvert de cette amitié peu certaine les riches trésors des princes zianites et une tête qui sera impérieusement réclamée, le lendemain, par Bou-Hammou soutenu par les Espagnols !

Et c'est pour se lancer dans une telle aventure, c'est pour courir de tels risques, qu'il entreprendra une fuite de près de cent lieues, en partie dans des pays inconnus, et en partie dans des régions qu'il a ravagées récemment et où son nom est en horreur (1) ! En vérité, je me fais une toute autre idée de la finesse et de l'intelligence militaire d'Aroudj. A mon sens, il ne peut pas avoir d'autre objectif que de gagner Mostaganem le plus rapidement possible. Là, il était sauvé ; il trouvait un abri tout au moins provisoire, l'appui de populations ennemies de l'Espagne, et la mer qui lui assurait les secours d'Alger et, en tous cas, la possibilité de fuir. La route comportait deux jours de marches forcées ; pendant la première partie, il fallait traverser les Beni-Amer, tribus pillardes, hostiles à tout étranger, Turc ou Espagnol, mais que la mousqueterie tiendrait à distance (2). Le lendemain (3), on se trouvait dans les plaines d'Agobel, au milieu de populations amies ; on longeait les pentes du Tessalah, où

(1) Marmol nous apprend que, dans les premiers mois de son occupation, Aroudj avait saccagé Ouchda et la contrée voisine, pillant tout, enlevant les troupeaux, et emmenant les gens en esclavage (Lib. V, Cap. VI).

(2) Voir le document officiel déjà cité (p. 388).

(3) Jamais Aroudj ne dut penser que les Espagnols se hasardeaient à le poursuivre aussi loin. La marche de l'alferez Garcia Fernandez de la Ploza fut d'une audace incroyable, et jamais récompense militaire ne fut mieux méritée que celle qui échet à ce brave soldat. Vingt ans plus tard, on ne s'aventurait encore sur cette route qu'avec des forces supérieures et du canon, et plus d'un désastre célèbre montra combien elle était dangereuse.

jamais les Espagnols n'eussent osé s'aventurer, et l'on arrivait avant la nuit dans l'impénétrable fourré des oliviers de Muley Ismaël.

Cela dit, je laisse au lecteur à décider de quel côté se trouve la vraisemblance, et je passe à la seconde partie de la discussion.

Les historiens espagnols ou indigènes nous désignent le lieu de la mort d'Aroudj sous des appellations diverses, qui rendent l'enquête assez difficile. Nous croyons cependant qu'elle n'est pas impossible.

Le document officiel déjà cité (1) indique, comme emplacement, la montagne *Mecenete*, dans le royaume de *Dugudu*, à 23 lieues de Tlemcen.

Sandoval (2), *le désert de Dugudu*, à 30 lieues de Tlemcen.

Haëdo (3), *la rivière Huezda*, à 8 lieues de Tlemcen.

Cardone (4), *la rivière Hemedra* (corruption de *Huezda*).

L'appendice (5) à l'*Histoire des rois de Tlemcen* et le dossier cité par le général de Sandoval nous indiquent le *Djebel Beni-Moussa*.

La montagne *Mecenete* étant absolument inconnue, il ne reste que trois noms à examiner : *Dugudu*, la rivière *Huezda*, et le *Djebel Beni-Moussa*.

Il est impossible de rien préciser en ce qui concerne le royaume de *Dugudu* (*Dubudu* ou *Debdou*). Marmol nous apprend que, dès le quinzième siècle, les chefs qui commandaient cette province s'étaient rendus indépendants, avaient usurpé le titre de rois, et « pris plusieurs villes sur la côte du mont Atlas qui regarde la Numidie, dont plusieurs particuliers s'étaient emparés dans la

(1) Voir page 388.

(2) *Vida y echos del Emperador Carlos*, etc.

(3) *Epitome de los Reyes de Argel*, nº 54.

(4) *Histoire de l'Afrique*, t. III, p. 33.

(5) C'est à tort que M. Berbrugger dit que l'auteur de cet appendice désigne la montagne des Beni-Iznassen (nº 63). On ne trouve ce nom que dans une citation tirée de la biographie du cheik Abou el Abbas Ibn Melouk. C'est une sorte de légende destinée à prouver que le cheik avait le don de prophétie, et il est visible qu'on ne s'y est pas inquiété du tout de la vérité historique.

« chute de cet empire (1) ». Un fait nous donnerait à croire qu'ils avaient étendu leurs conquêtes jusque dans les montagnes des Beni-Amer : c'est la réserve formelle faite par Sala Reis dans son traité de 1553 avec le Maroc (2), alors qu'il leur enjoit expressément de ne pas entrer chez « les Galans de Melione ». Or, ces Galans de Melione sont précisément les Beni-Amer, et habitent le pays compris entre Cónan (Aïn-Temouchent) et Agobel (3). Rien ne s'oppose donc, de ce côté, à ce que le Gué du Rio-Salado ne fasse partie du royaume de Dugudu (4).

Passons au *Djebel Beni-Moussa*. Je ne vois pas pourquoi on va le chercher plus loin. La koubba de Sidi-Moussa se trouve à quelques milliers de mètres d'Aïn-Temouchent ; elle est indiquée sur toutes les cartes. Les Ouled-Moussa habitent encore aujourd'hui dans le voisinage, et ils s'étendaient jadis tout le long des plateaux de Ziddour et jusqu'à Hammam-bou-Hadjar. Ils furent refoulés dans la montagne, ainsi que leurs congénères, pour l'installation des Douars et des Smélas, lorsque le bey Bou Chelaghram, mécontent de l'alliance que les Beni-Amer avaient conclue avec le gouverneur d'Oran, les chassa de la plaine de Meleta pour y établir son nouveau maghzen. Du temps de Schaw, ils se divisaient en deux fractions, dont l'une habitait dans les environs du Djerf-el-Graab, tandis que l'autre occupait le cours de l'oued Sidi-Abdallah (5). Nous sommes donc encore là sur notre terrain.

Arrivons au *Rio-Huexda*. Pour en faire « la rivière d'Ouchda. » M. Berbrugger a usé du procédé suivant : « Il suffit, dit-il, de rappeler que les Espagnols figurent le *ou* des Indigènes par les syllabes *hu* et *gu*, écrivant *Hued* pour *Oued* et *Guvdalquivir* pour *Oued-el-Kebir* ; enfin qu'ils représentent le *chin* par un

(1) Marmol, lib. IV, cap. CX.

(2) Haëdo, *Epitome de los Reyes de Argel*, f° 67, verso.

(3) Marmol, lib. V, cap. XVI.

(4) Quant à l'appellation de *Désert* ou de *Sahara* qui est donnée à cette région, tous ceux qui ont été forcés de traverser à pied ces sables où on enfonce jusqu'au genou ne la trouveront que trop justifiée.

(5) C'est une des deux rivières dont la réunion forme le Rio-Salado.

« X, rendant par *Xaban* le nom propre *Chaban*. En tenant compte de ces deux circonstances, *Ouchda* se retrouve dans « *Huexda*, sans la moindre difficulté (1). »

C'est bien simple. Mais les Espagnols connaissaient *Ouchda*, et ne l'appelaient pas *Huexda*, mais bien *Guagida* (2). De plus, il n'y a pas de rivière à Ouchda, et il peut paraître extraordinaire qu'on donne à une rivière le nom d'un lieu qu'elle ne traverse pas. L'Oued-Isly, qui est le cours d'eau le plus voisin, était connu, et on l'appelait Oued-Zezil, ou Ziz. Au reste, on trouve le Rio-Huexda sur quelques cartes (3), entre autres sur celle qui fut dressée en 1726, par Guillaume Delisle, géographe du roi et de l'Académie royale des sciences, sous le titre de : *Carte des pays où les Chevaliers de St-J. de Jérusalem ont porté leurs armes*. Sur cette carte, le Rio-Huexda est indiqué et se trouve précisément à l'emplacement du Rio-Salado.

Je considère maintenant comme suffisamment démontré qu'aucun des noms de lieux fournis par les documents ne s'oppose à ce qu'on reconnaisse comme bonne et valable la version du Dr Schaw, conforme à la tradition indigène. La seule difficulté qui subsiste, se trouve dans l'énorme différence qu'on rencontre entre les distances données par les textes ; 30, 28 et 8 lieues. Il n'est cependant pas impossible de trouver une explication raisonnable.

A l'époque où fut rédigé le document officiel, les Espagnols n'occupaient Oran que depuis neuf ans environ, et ne connaissaient aucunement la route directe qui conduit de cette ville à Tlemcen. Ils n'ont donc pu apprécier les distances que par le nombre des heures de marche. Or, ils se mirent à la poursuite d'Aroudj le 29 septembre, à la nuit noire, et le combat eut lieu, le lendemain, à l'approche de la nuit (4). Cela nous fait bien en-

(1) *Revue africaine*, T. IV, p. 32.

(2) Voir *Léon l'Africain*, Marmol, etc.

(3) MM. Sander Rang et Ferdinand Denis avaient vainement cherché cette rivière sur les cartes qu'ils avaient consultées. (*Histoire des Barberousse*. — *Fondation de la Régence d'Alger*, 2 vol. in-8°, Paris, 1837.) Voir Tome II, p. 178, note I.

(4) Ya era tarde quando los alcançaron. (*Cronica de los Barborrojas*, p. 48.)

viron 23 heures, qu'on peut très-bien admettre avoir été traduites dans la rédaction du rapport par 23 lieues. L'évêque de Pampeleune a reçu des renseignements de la même nature.

Haëdo, cet historien si correct et généralement si bien renseigné, nous indique une distance de 8 lieues ; en réalité, le gué du Rio-Salado est à plus de 70 kilomètres de Tlemcen. Mais Haëdo, qui se renseigne auprès des Indigènes, se trouve forcé de compter comme eux par heures de marche, et en arrive à nous donner presque partout, sous la dénomination de *lieue*, une longueur de huit à dix kilomètres. C'est ainsi qu'il nous indique les distances suivantes : Mostaganem à 12 lieues d'Oran, alors qu'il y a 84 kilomètres ; Cherchell à 20 lieues d'Alger, au lieu de 118 kilomètres ; Ténès à 30 lieues, au lieu de 229 kilomètres, et ainsi de suite. On peut donc dire, en général, que toutes les fois qu'il est question de *lieue* dans Haëdo, il faut entendre une heure de marche des Turcs (1), c'est-à-dire de 8 à 10 kilomètres.

D'ailleurs, il ne peut pas y avoir d'incertitude sur la désignation qu'il fait du gué du Rio Huexda : il y revient, quelques pages plus loin, et nous allons voir dans quelles circonstances. C'est en 1551. Le prince de Fez est entré sans résistance dans Tlemcen ; une fois installé, il y a laissé son frère, est entré dans le pays des Beni-Amer qu'il a chassés jusque sous le canon de Mostaganem, où il les a poursuivis. Hassan-Pacha, informé de cette invasion, a fait partir d'Alger une armée de six mille hommes sous le commandement des caïds Saffa, Hassan-Corso et Ali-Sardo. Les Turcs arrivent aux portes de Mostaganem au moment où le prince de Fez s'y présentait lui-même, et celui-ci, craignant d'avoir à combattre à la fois les Indigènes et les Janissaires, bat en retraite sur Tlemcen. Il est immédiatement pour-

(1) Il y a longtemps que tous ceux qui se sont occupés de l'histoire de l'Algérie, ont remarqué avec étonnement la longueur des étapes que faisaient les Janissaires. — Cela tient à ce qu'ils ne marchaient habituellement que par petites troupes, et en réquisitionnant dans les tribus un mulet par deux hommes qui le montaient alternativement. C'est ainsi qu'ils arrivaient à faire sans trop de fatigue des étapes de plus de vingt de nos lieues.

suivi et atteint « à huit lieues en avant de Tlemcen, sur le Rio-
« Huexda, à l'endroit même où, en 1518, le marquis de Comarès
« avait battu et tué Aroudj » (1).

J'ai l'espoir que cette citation, ajoutée à tout ce qui précède, est de nature à lever toutes les incertitudes, et je propose de revenir à l'opinion anciennement admise et de conclure en ces termes : *Aroudj, fuyant dans la direction de Mostaganem, fut atteint et tué par les Espagnols au gué du Rio-Salado, sur la route actuelle d'Oran à Tlemcen..*

H.-D. DE GRAMMONT.

(1) Haëdo (Epitome de los Reyes), chap. V, paragraphe 3.

Pour tous les articles non signés :

Le Président,

L. CHARLES FÉRAUD.

